

# Sur les pas de John Arsenault

*Correspondance*

par les élèves de 3<sup>e</sup>B

Inès Amjad  
Marie-Amélie Chuine  
Kenan Delaunay  
Christopher Distribué  
Iness Djaffar Khodja  
Fanny Dupuich  
Nicolas Haboussa  
Camille Hermez  
Manon Labergris  
Alexis Langlet  
Chloé Locquet  
Kimberley Marlière  
Adam Messaoudi  
Matthias Pillez  
Benoît Regnaut  
Lyan Robillart  
Lorie Rohart  
Kamel Saïd  
Laetitia Verdoncq

avec le concours de :  
Pierre-Eric JEL - enseignant

sous la contrainte de :  
Michaël MOSLONKA – romancier  
*M.M. Faiseur d'histoires*

*12 octobre 1916,  
Glace-Bay*

Cher Jackson,

Je t'écris car je m'appête à embarquer. Cela fait un an que j'attends ça. Si tu savais comme je suis fier de pouvoir servir ma patrie et probablement de pouvoir sauver le monde. J'ai hâte d'arriver en Europe après tant d'attente !

Je vais bien. Je suis sur le quai, devant le SS Olympic. Nous sommes environ 2000 hommes, pas forcément tous engagés volontaires. Nous sommes 500 natifs de Glace-Bay, les 1500 autres viennent de toute la Nouvelle-Écosse.

Devant moi, l'océan semble calme, on dirait que je ne l'ai jamais vu comme cela, que je le découvre, et pourtant je le connais depuis que je suis tout petit... J'y allais souvent pour aider ma grand-mère à cultiver son champ. C'est étrange comme impression.

En voyant l'océan, des quais sur lesquels nous sommes, je repense aux moments que l'on passait au lac, les ricochets, les batailles d'eau... Quand on jouait au football avec les copains et, quand l'été arrivait, nous allions nous baigner dans le lac. Toutes les escapades de notre enfance me manquent. J'aurais tellement aimé rester jeune.

J'ai passé une année entière à Sydney. Cette dernière n'a pas été de tout repos. Nous nous sommes entraînés sans arrêt. Entraînés à viser précisément les cibles, entraînés à être rapides, entraînés à se mettre en place face à l'ennemi, mais aussi à installer des barbelés pour nous protéger.

Ce qui m'attriste le plus c'est de laisser Mary, elle va tant me manquer. Dis-lui de faire attention à elle et de m'écrire tous les jours. Maman va me manquer également. Toi aussi tu vas me manquer. Nous avons passé toute notre enfance ensemble à rire de nos bêtises, presque tout le début de notre vie d'adulte à traîner ensemble dans les rues et à boire des verres... J'espère vous revoir, tous, bientôt.

En tout cas, je vous aime et suis pressé de vous revoir. Dis à ma sœur et à mon frère de prendre soin d'eux et surtout de maman.

Je dois te laisser, je te réécris lorsque j'arriverai en France.

Bien amicalement,  
John

*Le 12 octobre 1916,  
Glance-Bay*

Ma chère sœur,

J'espère que tu te portes bien. Pour moi, tout va bien. Aujourd'hui, c'est le grand jour. Celui que j'attendais depuis un an : je pars enfin me battre. En ce moment même, je suis sur le port. Je suis sur le point de monter sur le bateau, le SS Olympic, qui me conduira au lieu qui fera de moi un homme au service de sa Patrie. J'ai réussi à prendre du temps pour t'écrire. J'étais en train de vérifier si j'avais tout mon équipement quand j'ai entendu dire que nous partions dans le Nord de l'Angleterre, ensuite nous irions dans le Sud. Je t'avoue que je n'y crois pas. En effet, n'est-ce pas en France que les combats ont lieu ? N'est-ce pas en France que nous combattons ?

Je pense que cela va être difficile, mais si je vais là-bas et que je me suis engagé, c'est pour servir le Canada. Et même si la tâche est compliquée, je le servirai pour vous protéger, vous, ma famille, ainsi que mes amis.

Chéticamp me manque, les gens qui y habitent, leur sympathie, leur visage. Kanigou aussi, la mine et mes collègues, tout ça me manque ... Je ne vais pas mentir sur le fait que je préfère la surface à l'obscurité de la mine. Je crois que je ressens ce qu'on appelle « le mal du pays »

Lindsey, tu me manques, toi et ton sourire qui me remplissent de bonheur et me donnent confiance en moi. Tes plats délicieux aussi me manquent, les rations militaires sont peu appétissantes...

Je te porte constamment dans mon cœur, même si, désormais, je m'éloigne de toi à chaque heure qui passe.

On m'appelle pour charger le matériel et les provisions

Je te laisse, je t'écrirai une fois arrivé à destination.

Je t'aime ma chère sœur.

Ton frère John

*Le 12 octobre 1916,*

Ma chère Mary,

Je t'écris cette lettre pour te dire que tu me manques beaucoup mais aussi car je ne suis pas sûr de te réécrire parce que je ne pourrai t'envoyer aucune lettre une fois sur le bateau.

Je suis pour l'instant sur le quai. Je patiente dans un coin et je contemple l'affluence croissante. Le bateau nous attend, il s'appelle le SS Olympic, des soldats commencent à charger nos paquetages.

Nous prenons le temps de manger pour l'instant, nous rions de bon cœur ... Cette guerre passera vite, une fois arrivés, nous aurons vite le dessus. Pendant notre entraînement, nous avons appris à tirer de loin, à creuser des tranchées, à nous déployer et à nous replier rapidement.

Mary, je voulais te dire que tu es très importante à mes yeux. Quand je vais revenir, nous vivrons dans un monde libre ! Nous aurons les enfants que nous voulons. N'oublie jamais que je t'aime et que je te protégerai quoi qu'il arrive.

Je te réécrirai quand je débarquerai.

Je pense très fort à toi.

Ton Johnny

*12 octobre 1916,*

Mon cher frère, Jefferson,

Je t'écris cette lettre rapidement avant mon embarquement. Je me trouve sur le quai avec mes camarades. Nous attendons de monter dans le paquebot SS Olympic pour le vieux continent. Je suis toujours avec mes trois bons camarade, Bradley, James et Peter. Avec eux, je ne me sens pas seul.

Avant que je prenne cette plume, j'étais en train de manger des sardines à l'huile en boîte. Elles n'étaient pas délicieuse du tout. J'ai failli vomir même si j'y suis habitué. Elles étaient périmées, je crois.

Je passe mes journées à surveiller si mes camarades vont bien. J'essaie de veiller un peu sur tout le monde. Je vais bientôt partir au combat. Je ne sais pas vraiment où je vais me battre exactement. Par contre, je sais que je vais me battre contre les Allemands. Mon bataillon me dit tout le temps que l'ennemi est terrible, qu'il faut le tuer sans hésiter.

Je serai peut-être une célébrité de la guerre. J'ai hâte de montrer ce dont je suis capable au tir. J'ai adopté une agilité et une habilité au fusil de précision.

Je suis impatient de découvrir les déroulements des combats, de visiter de nouveaux paysages, de me battre pour ma patrie, mais j'ai aussi peur, car je peux mourir à tout moment.

N'oublie pas de dire à maman de ne pas s'inquiéter. Je vais bien, et j'irai bien. Tu peux aussi dire à notre sœur de ne pas s'en faire. Ne leur raconte pas mes questionnements sur la guerre.

J'ai entendu dire que notre traversée jusqu'à l'Europe durera longtemps. Ne t'inquiète donc pas si tu n'as pas de mes nouvelles. Je te ré-écrirai à mon arrivée.

Je te laisse mon frère.

A bientôt,  
John

*Le 12 octobre 1916,*

Maman,

Enfin, nous embarquons !

Je suis devant le SS Olympic au port de Glace Bay avec mes amis James, Bradley et Peter, rencontrés pendant la préparation. Nous formons un quatuor de choc !

Je viens de vérifier mon paquetage, et, avant d'embarquer, je vous écris. Nous venons de recevoir les ordres, nous devons y aller. Tout autour de moi, mes camarades courent dans tous les sens pour charger le matériel.

J'ai entendu dire que nous partions pour six jours de navigation. Moi qui n'ai jamais pris le bateau, les conditions de vie m'inquiètent. Je suis excité à l'idée de naviguer vers l'Europe, mais j'ai peur quand même d'avoir le mal de mer. Je ne veux pas tomber malade. J'espère que nous ne serons pas nombreux dans la cabine. Je vais devoir me préparer, m'adapter à la nouvelle vie que je vais mener sur notre embarcation. Nous sommes tellement nombreux à partir pour ce long voyage.

J'ai hâte d'arriver. J'ai envie de me battre pour mon pays pour défendre notre liberté. J'aimerais que tu sois fière de moi. J'ai hâte de découvrir ce pays où je vais vaincre ces ennemis, les Allemands.

Maman, je veux te dire que je t'aime. Ta présence et tes bons conseils me manquent toujours autant. Je ne t'écrirai pas pendant plusieurs jours, ne t'inquiète pas. Sur le SS Olympic, il n'y a évidemment pas de service de poste. Je te promets de t'envoyer une autre lettre dès que j'aurai débarqué en Europe.

Je t'aime,  
John

*Le 14 octobre 1916*

Maman,

Cela fait deux jours que nous avons embarqués. Dans notre cabine, nous sommes six. Au début, je me suis senti comprimé. C'était certainement dû au manque d'intimité. Nous avons juste à notre disposition un petit hublot pour voir dehors et pour prendre l'air. Notre aménagement intérieur est sommaire : des lits superposés et une petite table pour nous six. Paradoxalement le bateau est très grand, je ne saurais vous dire le nombre de cabines. Je suis avec plusieurs camarades du camp de Sydney, Peter, Bradley, James, Oliver et Cooper. C'est quand même bon d'avoir avec soi quelques visages familiers.

Comme vous le savez, je n'avais qu'une seule peur une fois sur le bateau : le mal de mer. Mais je me sens très bien. Mis à part que l'odeur de certains de mes camarades. Celle-ci, due au fait que nous sommes beaucoup dans de petites pièces, est extrêmement gênante et me donne parfois envie de vomir. Durant les activités, quand nous nous entraînons à nous battre ou pendant les entraînements de tirs, je n'y fais pas attention. Ne vous en faites pas pour mon hygiène, grâce aux savons que vous avez eu le bon sens de me donner, je peux faire ma toilette tous les jours contrairement à eux qui ne se lavent que tous les deux ou trois jours.

Nous sommes près de quatre milles sur le navire. Je l'ai visité. Certaines cabines sont sans hublot, sans rangement. Quand j'entends James et Cooper qui râlent, je pense qu'ils feraient mieux de se rendre compte de notre chance car nous en avons beaucoup à ce niveau, je l'avoue.

Parfois, le temps me semble long.

En ce moment, la nuit tombe sur l'océan, j'aperçois le coucher du soleil. Comme hier, nous allons dîner à 18 heures, après cela nous avons des quarts. C'est-à-dire des roulements de garde sur le bateau. Ça nous entraîne à veiller quand on sera sur le front. Ces deux premiers jours, c'est à moi à faire la garde jusque 5 heures du matin. J'aime me retrouver seul sur le pont à l'avant. Vous ai-je dit que l'océan est parfois bleu turquoise et m'apaise au plus haut point ? La nuit, l'eau est d'autant plus belle, je la contemple et je pense à vous tous, ainsi qu'à Mary, ma future femme... Vous me manquez énormément, mais je dois combattre pour notre patrie, pour vous. Une fois la guerre terminée nous reviendrons en France pour visiter ce pays et vous pourrez ainsi contempler cette étendue d'eau qui nous entoure à perte de vue. J'espère que cette lettre vous trouvera en bonne santé.

Je vous aime tous,  
John

*Le 15 octobre 1916,  
Paquebot SS Olympic*

Chère Mary,

A l'heure où je t'écris, nous sommes au milieu de la traversée. Je ne sais pas quand tu recevras cette lettre. Sur le bateau, les rations sont minimales, dans les cabines nous sommes six et nous dormons dans des lits superposés. Il n'y a rien à faire, sinon attendre le débarquement en Angleterre. Pourquoi l'Angleterre ? Nous y ferons apparemment halte pour quelques mois avant de partir pour le front en France. Rien d'officiel, ce ne sont toujours que des rumeurs. Bradley me les a rapportées après les avoir entendues auprès d'un groupe de soldats qui en discutaient autour d'un verre de whisky.

Nous nous occupons comme nous le pouvons en jouant à des jeux de cartes et de dés pour tuer notre ennui. Mes compagnons me parlent de leur famille, de leur travail, de leurs enfants. Je leur parle de nous deux car je ne fais que penser à toi. À notre première rencontre, lorsque l'on s'est croisés, par hasard, dans le parc en face de nos maisons en octobre 1904. J'étais tellement heureux d'avoir croisé ta route, tu étais si belle. Depuis ce jour, je sais que c'est avec toi que je veux finir ma vie...

J'espère que tu seras contente de ces quelques nouvelles, et que tu m'en donneras, toi aussi. Ça me mettra du baume au cœur. Je t'enverrai cette lettre dès que j'arriverai sur la terre ferme.

Je t'aime, prends soin de toi,

Ton amour



*Le 18 octobre 1916,  
À bord du paquebot SS Olympic*

Cher Jefferson,

Cela fait six jours que nous naviguons. La mer est belle, d'un bleu éclatant. Le ciel est sans nuage et le soleil brille. Je pourrais rester des heures sur le pont à contempler cela... Mais les nombreux navires autour de nous, tous remplis de soldats, me ramènent à la réalité.

J'ai du mal à m'habituer aux secousses sur le bateau, ça tangué à cause des vagues et il faut sans cesse tenir l'équilibre, sinon c'est la chute assurée ! Moi-même je suis tombé plusieurs fois, et nous avons bien ri de cela avec mes amis. James, Bradley, Peter et moi, nous sommes de bons camarades. Nous rions de bon cœur ensemble, nous blaguons et nous jouons aux cartes, ça passe le temps.

Au fait, maintenant, je n'ai plus le mal de mer, heureusement ! Ça doit être parce que je pense à autre chose. Parfois je me demande pourquoi tant de bateaux vont en Angleterre, peut-être pour plus de renfort ? Et si le nôtre coulait ? Je pense parfois au pire... Mais je me rassure en me disant que ceux qui étaient chargés de nous entraîner nous ont appris des exercices de sécurité. Que l'on a, pour nous sauver, des bouées, des gilets et des canots de sauvetage. Je ne devrais pas m'en faire.

On vient de nous apprendre que l'Angleterre se profile à l'horizon. Nous devons tous préparer nos affaires. J'ai entendu dire que le bateau passera par un fleuve, le Mersey, pour rejoindre l'intérieur des terres.

L'Angleterre se montre, je suis très impatient de savoir ce que l'on va y faire et pourquoi nous ne débarquons pas tout de suite en France.

Je poste cette lettre une fois arrivé, j'espère qu'elle vous trouvera tous en bonne santé et que tout va pour le mieux.

Je te laisse, mon frère,

John

*Le 8 novembre 1916*

Ma chère sœur,

Nous sommes toujours coincés à South Witley dans le Surrey. Nous avons traversé une partie de l'Angleterre pour rejoindre notre camp.

Cela fait près d'un mois que je m'entraîne d'arrache-pied. Sans compter les nombreuses corvées qui m'épuisent chaque jour. Je profite d'avoir un peu de repos pour t'écrire cette lettre.

J'espère que nous allons bientôt partir. La halte devient longue, nous sommes, pour la plupart, impatients de partir au combat. Nous ne savons pas pourquoi il y a tant d'attente. Je continue de me demander ce que nous faisons ici alors que nous devons nous battre en France. Tous les hommes de mon régiment se questionnent aussi.

Le camp est séparé en deux parties : les tentes des soldats et celles des officiers qui sont plus grandes, plus spacieuses et mieux aménagées que les nôtres.

Les fêtes de fin d'année approchent. Le changement d'ambiance dans le camp se fait sentir.

Certains sont contents de voir arriver cette période et d'autres sont tristes, car ils croient qu'ils ne seront pas dans leur foyer aux côtés de leurs proches. Ils pensent que la guerre ne se terminera pas avant Noël. Moi, je sais que je les passerai avec vous, avec toi, maman, et notre frère Jefferson. Je vous aime et je ferai tout pour cela. Nous allons éradiquer la menace allemande le plus vite possible et nous reviendrons.

Je dois te quitter. C'est mon tour de ronde dans le camp.

Je te renvoie une lettre au plus vite, ma sœur adorée.

John

*Le 3 décembre 1916,  
South Witley*

Jackson,

Cela fait un mois et demi que nous sommes au camp de South Witley. J'ai l'impression que cela fait des siècles. Cela m'énerve, il n'y a rien à faire, on s'ennuie ici.

Je suis impatient à l'idée d'aller combattre sur le front. Mais dans combien de temps ? Cette halte va-t-elle encore durer longtemps ?

Nous nous approchons de plus en plus de Noël et cela se fait sentir. Mes compagnons chantonnent des des comptines de Noël à n'importe quel moment de la journée.

Il ne reste plus que 22 jours avant les fêtes. Je crains de ne pouvoir les célébrer avec ma famille même si je l'aurais voulu de tout mon cœur.

J'espère que tu vas bien, mon ami, et que tout se passe bien de ton côté. Tu diras à Mary que je l'aime et que je pense à elle chaque jour. Tu diras également à Jefferson et à ma mère que je vais bien et qu'il ne faut pas s'inquiéter.

Ton ami, John.

*Le 10 février 1917,  
Folkestone*

Cher Jackson,

Je t'écris une fois de plus alors que je suis sur le point d'embarquer. Je suis en Angleterre, à Folkestone. C'est à l'est. On doit traverser ce qu'ils appellent la Manche pour aller en France. J'ai hâte de voir ce pays, but de ce périple qui est le nôtre, à moi ainsi qu'aux autres soldats canadiens.

Je n'ai pas pu t'écrire avant, nous n'avons pas arrêté. Entraînement, explication des avancées de l'ennemi et des batailles qui ont déjà été livrées, nos victoires et nos défaites aussi...

Autant te dire que les fêtes de Noël étaient particulières. Il n'y a plus aucune joie en cette belle période. Cette année est vraiment différente... L'esprit de Noël n'était pas très présent. Pas de sapin cette année, juste un bout de bois décoré de lambeaux de tissu. C'est Peter qui nous l'a trouvé. Il a eu l'idée de prendre un bout de bois qui retenait les fils barbelés. Cette fois aucun cadeau ne sera présent au pied de notre sapin de fortune.

Nous avons aussi bu du « Cherry » en guise d'alcool, ça remonte le moral et ça change de notre rhum habituel ! En fermant les yeux, je voyais se dessiner mes fêtes de famille. Les bons petits plats que cuisinait ma mère, les histoires que racontaient Jefferson et Lindsay sur notre enfance... J'ai énormément pensé à ta famille et à toi. J'espère que vous avez passé de bonnes fêtes. Je me souviens lorsque nous avons été invités chez vous le 24 décembre 1911 et de la merveilleuse dinde que tu nous avais préparée. Ainsi que de tes blagues.

Je suis pressé d'arriver en France ainsi que d'aller me battre. Je dois te laisser, je te ré-écris lors de mon débarquement.

Prends soin de toi.  
Ton ami, John.

*Le 10 février 1917,*

Ma chère Lindsay,

Je me trouve sur le bateau qui se dirige vers Boulogne-sur-Mer en France.

La pression monte de plus en plus. Le jour que j'attendais tant arrive à grands pas. Je veux me battre contre l'ennemi allemand, là-bas, sur le champ de bataille. Je vais le vaincre ! Malgré cela, je crains de ne pas revenir, de ne plus vous revoir, toi et toute notre famille. Je ne suis pas le seul à avoir ces pensées. Tous ces hommes qui se sont engagés pour défendre la liberté et nos idéaux sont comme moi. Ils appréhendent la guerre, la mort, le monstre allemand qui tue, pille, vole et assassine notre liberté. Pour autant, c'est notre combat et aucun sacrifice ne sera assez grand pour défendre les valeurs qui sont les nôtres : la liberté et l'égalité. Ma motivation est plus forte que l'angoisse d'affronter l'opresseur asservissant la population.

C'est pour toi, ma sœur, que je fais tout cela, pour te protéger.

Ton frère qui t'aime,  
John

*Le 12 février 1917,  
Boulogne-sur-Mer*

Mon amour,

Il est un peu plus de midi, je suis descendu du bateau il y a trois heures. Je prends mon temps pour t'écrire. Nous sommes arrivés dans le Nord de la France. Nous avons déchargé nos affaires et nous avons déjeuné. La ville où nous nous trouvons s'appelle Boulogne-sur-Mer. L'ambiance est celle de la côte, comme chez nous : le froid est glacial en cette période de fin d'hiver et le vent nous emporte presque avec lui, sur ce bord de mer.

La peur se ressent sur les soldats, tout le monde est stressé, certains font des prières pour ne pas mourir et revoir leur famille. D'autres montrent cette appréhension en s'agitant et en s'énervant très rapidement. C'est un peu électrique parfois entre nous. Certains se sont même bagarrés pour une fourchette. Il ne restait qu'une seule fourchette propre qui avait gardé ses formes. Mais, visiblement, John n'était pas le seul à la vouloir. A quatre sur une fourchette, c'était sûr que la situation allait dégénérer. Une bagarre générale a donc éclaté.

Je les comprends car nous sommes tous fatigués...

Je n'ai pas encore vu Jack depuis que je suis arrivé. Le connaissant, ça devrait aller pour lui. James est prêt, il a débarqué l'artillerie légère ainsi que plusieurs caissons d'armes et d'obus. Je sais qu'il a peur de se retrouver face à l'ennemi. Quant à Bradley, il est au contraire motivé... A chacun sa perception de la guerre. Moi je trouve qu'elle est importante.

Tu ne seras jamais très loin de moi, car j'ai une photographie de nous deux dans ma poche. Rappelle-toi, celle qui a été prise l'année dernière lorsque nous étions sur la plage à côté de la maison où a habité ma grand-mère. Je la regarde souvent.

Je vais te laisser, le départ est imminent. J'ai déjà pu observer plusieurs files de grands camions partir vers l'intérieur des terres avec mes compagnons. J'imagine que ce sera bientôt mon tour. D'un côté je suis content d'aller enfin sur le champ de bataille mais de l'autre, j'appréhende ce qui m'attend là-bas. Comme tu le sais, je suis courageux, c'est ce qui fait ma force ! Ce courage c'est aussi toi qui me le donne, Mary. Tu me manques, j'ai hâte de te revoir !

Avec tout mon amour,  
Ton Johnny

*Le 12 février 1917,*

Maman,

Nous sommes en route ! Direction la bataille ! On vient de faire une pause pour nous hydrater. Du coup je prends le temps de vous écrire. Nous nous rapprochons de Vimy. Le secteur que l'on traverse ressemble énormément au nôtre. Il y a des chevalets, des fosses. Ça me rappelle le travail à la mine chez nous. J'ai l'impression d'être auprès de vous tous.

Nous venons de passer Dohem, un petit village très calme, il reste deux heures avant notre arrivée à Vimy. On ne dirait pas qu'il y a la guerre pour l'instant. Notre prochaine étape sera Ferfay à mi-chemin du combat.

Nous allons tous très bien même si la fatigue est là. Nous nous posons beaucoup de questions Comment les Allemands vont-ils riposter à nos attaques ? Va-t-on réussir à battre les boches ? Oui, bien sûr, pourquoi je me pose cette question ? Nous sommes très excités à l'idée de combattre et de défendre le monde.

Sur la route j'ai trouvé un journal, j'ai demandé à Peter de me le traduire car il est francophone, son père parle couramment le français. A chaque fois qu'il parle en français, il nous impressionne. Ils disent que nous sommes en train de gagner. Ça remonte le moral !

Vous me manquez énormément, j'ai vraiment hâte de vous revoir. Ne vous en faites pas pour moi, Maman. Je pense fort à vous et c'est cela surtout qui me motive. Je vous réécris le plus vite possible.

Votre très cher fils,  
John

*Le 12 février 1917,*

Cher Jefferson,

Nous sommes arrivés à Vimy. Mes amis et moi sommes très stressés. La peur est très présente. Elle prend le dessus sur tout ce que je peux ressentir d'autre. En ce moment, j'ai vraiment la boule au ventre. L'excitation me fait penser que je serai victorieux mais la peur me souffle le contraire. Je ne devrais pas y penser et t'inquiéter ainsi.

En arrivant sur le sol français, j'ai senti directement une bonne odeur de nourriture. Nous avons mangé des frites avec des saucisses chez une famille de pêcheurs très gentils à Boulogne-sur-Mer. On avait trop faim. En échange, on a donné un coup de main pour décharger la cargaison de leur bateau. Ça faisait un moment qu'on n'avait pas mangé un si bon repas !

Pendant notre trajet pour Vimy, j'ai vu des maisons en briques rouges très charmantes. Les paysages campagnards sont magnifiques mais ils seront gâchés par les batailles. J'ai entendu dire que l'aviation allemande lâche des bombes dévastatrices. C'est notre chef de bataillon qui nous l'a expliqué.

Une fois arrivé au campement, on nous a enfin expliqué comment se passeraient les prochains jours et notre vie dans le camp. Nous sommes dans des tranchées. Ce sont des lignes de batailles creusées dans le sol sur plusieurs miles. Elles nous servent à nous cacher. Il y aura des roulements de tranchée. C'est à dire que l'on changera de poste tous les jours.

Moi je suis tireur d'élite. Je possède un 275 Rigby, c'est un fusil de précision britannique.

Brad, Peter et moi sommes dans la même tranchée. Nous avons tous les trois des fusils de précision. Malheureusement, James n'est pas avec nous. Il est médecin. Il est donc sur les camps militaires.

Je te laisse mon frère, les armées allemandes sont dans le secteur tout près de nous.

John



*Le 12 février 1917,*

Ma sœur,

Je vais très bien et j'arrive à dormir, enfin, quand j'ai le temps.

On m'a fourni mon équipement et mon fusil Lebel. Les bottes noires sont un peu serrées malgré cela le barda me va à merveille, pas comme James qui a eu un pantalon trop grand. Il doit attendre la semaine prochaine pour avoir un autre pantalon. J'ai aussi eu mon fusil avec ma baïonnette. Ma veste, qui me gêne énormément, me va comme un gant comme si c'était fait sur mesure même si la cartouchière me gêne pour viser. On m'a donné aussi un képi. Tu me verrais avec, il me met sacrément en valeur.

Il y a aussi mon paquetage qui doit faire trente kilos au moins, avec un tas de trucs dedans comme une gourde ou de la nourriture, une pelle et plein d'autres choses utiles.

Et dire que ce sont ces uniformes qui vont nous aider à combattre l'ennemi allemand. C'est grâce à ceux-ci que nous défendons le précieux joyau de la liberté, ma compagnie et moi. Moi et tous les hommes qui se battent à mes côtés et partagent les mêmes convictions que moi nous espérons pouvoir rentrer avec des médailles accrochées sur cet uniforme. Je ferai honneur à ma famille et à mon pays.

Je t'écrirai bientôt.

Ton frère qui t'aime  
John

*Le 13 février*

Chère Mary,

Je prends mon temps pour t'écrire cette lettre. Je suis toujours en arrière dans la tranchée de soutien à soixante mètres du front donc ça va pour moi. J'ai peur mais je suis protégé tout de même, ça me rassure. Je n'ai pas vu l'assaut de près.

Mary, ne doute pas de mes sentiments envers toi. Je t'aime toujours autant. Tu es la femme de ma vie et je ne cesserai pas de t'aimer. Quand je reviendrai de la guerre, on se mariera et on aura deux enfants, une fille et un garçon, ainsi qu'une grande maison devant un lac comme tu le voulais.

Je vais te laisser. Je vais aller manger. Je t'écrirai dès que possible.

Prends soin de toi.

Avec tout mon amour,  
John

*Le 17 février,  
Vimy*

Jack,

Je suis toujours autant heureux de recevoir tes lettres. J'ai l'impression d'être à tes côtés sans même te voir. Cela m'apporte du réconfort face à toutes ces horreurs de la guerre que je vis au quotidien. Ici, les combats sont durs et les assauts sont fréquents.

J'ai vu tellement d'horreurs. La baïonnette présente au bout de nos fusils cause des dégâts abominables. Les victimes se font étripées. Je me suis encore réveillé cette nuit à cause des bombardements si fréquents. Ce matin, j'ai vu deux de mes compagnons périr dans un assaut ensanglanté. Certains hommes se blessent volontairement pour ne plus combattre, mais nos officiers les font exécuter pour montrer qu'il faut appliquer les lois dictées et se battre. Ils servent d'exemples aux autres.

Lettre inachevée.

*le 18 février 1917,*

Cher Jefferson,

Cela fait presque une semaine que je suis sur le camp. Je suis épuisé, je ne trouve plus le sommeil. La vie est dure dans les tranchées. La boue nous gêne. Nous restons dans cette « bouillie » pendant des heures... Les pieds se retrouvent vite empêtrés dedans, ou alors nous glissons dessus. Je me retrouve avec des plaques de boue sur les mains et le visage, et celle qui se fixe aux vêtements finit par durcir et nous alourdir.

Je n'avais pas pensé à ça avant... Mais, maintenant que j'y suis, je vois à quel point c'est dur.

On m'a dit de pour me rassurer que seuls les premières semaines étaient les plus compliquées. Je suis sûr que c'est une sottise. La guerre sera dure jusque qu'à la fin.

Si tu savais le nombre de cadavres sur le champ de bataille, les hommes morts instantanément, ceux qui agonisent des heures dans des râles qui n'en finissent pas, c'est infernal. Il y a aussi ceux qu'on n'a pas pu encore évacuer et qui restent dans un coin en attendant qu'on les emmène. C'est écœurant ! L'hygiène est bien absente... C'est incroyable. Nous ne changeons pas de vareuse et lorsque nous l'enlevons pour dormir, c'est pour mieux la mettre sur nous pour nous protéger des rats qui courent un peu partout attirés par les corps des morts. L'inconfort du bateau est dérisoire face à celui que nous vivons en ce moment. Comble de malchance et pour notre plus grand malheur, le convoi de nourriture a été bombardé par les Allemands. Nous finissons par manger une soupe délayée et du pain rassis. On pense tous au retour, à notre vie passée et espérons nous en sortir.

Pour ce qui est du collier de maman, celui en or avec la croix, je l'ai malheureusement perdu lors d'un assaut. J'en suis contrarié car c'était mon porte-chance. Quand je le regardais, ça me remontait le moral. Dis à maman que je l'ai toujours. Je ne veux pas lui faire de la peine.

Dis à la famille de ne pas s'inquiéter, ça va aller, mon frère, on se reverra bientôt.

Embrasse tout le monde de ma part, je pense très fort à vous.

John

*Le 20 février 1917*

Ma petite maman chérie,

Vous m'avez demandé si je me souvenais d'Hannah et de Scott. Évidemment que je me souviens d'eux. Petits, on jouait tous ensemble dans les champs. Au travail, Scott parlait toujours de ma cousine Hannah. Je savais qu'ils finiraient à deux.

Nous sommes sur le champ de bataille. Préparez-vous, je vais vous décrire l'ambiance des tranchées, mais ne vous en faites pas. J'arrive à supporter. Je vais bien.

Une odeur de mort est omniprésente. Je n'ai pas le temps de me remettre d'un bombardement qu'une autre explosion retentit. L'atmosphère est de plus en plus sinistre. Au loin, le paysage est méconnaissable. Des dédales de tranchée apparaissent à chaque pas que nous faisons comme un serpent infini. Il y a des trous d'obus partout. L'air est envahi par une fumée grisâtre. Dans les tranchées, des monts de cadavres s'entassent toujours avec cette odeur désagréable. Les rats cavalent entre nos pieds. Je me rends compte maintenant de l'horreur qu'est cette guerre. Dans un petit coin, j'aperçois un arbrisseau qui pousse parmi les morts en nous donnant un espoir de vie.

J'étais obligé de vous en parler et de me confier, car Rémy ne peut pas me comprendre.

Mais ne vous inquiétez pas, je vous le répète, tout va bien pour moi. Nous avons régulièrement de la nourriture. De votre côté, j'espère que tout va bien.

Je vous aime de tout mon cœur.

À bientôt, je vous embrasse.

Votre très cher fils,  
John

*22 février 1916*

Ma chère sœur,

Cela va faire dix jours que nous sommes arrivés. Nous sommes dans les tranchées, comme d'habitude. Aujourd'hui, en observant les tranchées adverses avec des jumelles, je me suis rendu compte qu'en face, ce ne sont pas des montres mais des hommes comme nous, qui ont certainement une famille. Tout ce que l'on nous racontait sur eux n'était donc que des mensonges. L'un d'eux me rappelle Jefferson, c'est son portrait craché. Certes, nous nous combattons, mais peut-être ne sommes nous que les pions d'un grand jeu d'échec qu'est la guerre où les officiers sont les joueurs ?

Je dois te quitter rapidement, on m'appelle pour consolider les tranchées.

Ton cher John

*Le 1er mars 1917*

Mon ange,

Hier, vers les coups de quinze heures, j'ai vu Wesky, un de mes camarades en sang par terre. Je me suis précipité vers lui en courant, j'ai fait tout mon possible pour le sauver mais il perdait trop de sang. Avant qu'il ne meurt, il m'a imploré de dire à sa femme qu'il l'aimait, ainsi que leurs enfants. À ce moment-là, j'ai pris conscience que je regrettais d'être parti, que je pouvais mourir à tout moment. J'aimerais tant être à tes côtés.

Je te demande d'aller chez la femme de mon camarade Wesky. Il n'a pas eu le temps de me donner son adresse mais il m'a dit qu'elle habitait dans le centre de Toronto. Elle femme s'appelle Veronica Weal.

Je réécrirai bientôt ma chérie.

Je t'aime,  
ton Johnny

*Le 2 avril 1917,*

Chère tante,

Aujourd'hui, j'ai été sur le front. J'étais en mission sur ordre de mon supérieur qui avait demandé à mes compagnons et à moi de partir chercher des blessés. En marchant, j'ai trouvé une montre à gousset avec, à l'intérieur, une photo d'une femme, de deux enfants et d'un soldat. Je ne sais pas à quel soldat elle appartient ni dans quel camp il était. Mais je l'ai gardée car cet homme avait sûrement une famille qu'il ne reverra jamais, sa femme sera veuve et les enfants sans père. Depuis que j'ai vu cette montre, je cogite énormément car nous tuons des hommes innocents. Ce sont des pères de famille. Je ne me suis pas engagé à tuer ces hommes. Je te laisse car je suis appelé pour aller consolider les barricades.

John Arsenault



*Le 8 avril 1917*

Cher Jeff,

Cela fait trois mois que je suis plongé dans le cœur de l'horreur de la guerre. Tout devient très compliqué. Il y a tellement de morts. La colline de Vimy est contrôlée par le camp allemand. Ça leur offre une meilleure vue. Beaucoup d'obus sont tirés tous les jours entre chaque ligne adverse. Je dois vraiment me remonter le moral car tout est très difficile.

Tiens, j'ai une anecdote à te raconter. Mon chef de bataillon est monté sur le no man's land pour narguer l'autre. Il a fini par recevoir une balle dans les fesses. Elle n'était pas violente. Qu'est-ce qu'on a pu rire ! J'ai même entendu les Allemands rire. Je prends conscience que les deux camps partagent les mêmes difficultés et le même humour.

À bientôt,  
John

*Le 9 avril 1917,*

Maman,

Ça y est, la bataille de Vimy a commencé. Les Britanniques sont partis à 5h30. J'espère qu'ils y arriveront, nous mettons tout notre espoir en eux. L'ambiance est pesante, car nous ne savons pas si nous allons être appelés aujourd'hui. J'avoue avoir quelques craintes au sujet de la tâche que je dois accomplir, mais je ferai tout pour y arriver.

Au fait, je me suis fait un nouvel ami, il s'appelle Rémy. C'est une petite boule de poil au nez pointu. C'est un rat qui vit dans nos tranchées. Il est venu à ma rencontre et je l'ai apprivoisé avec de la nourriture. Depuis, il ne me quitte plus. Il m'aide à supporter la vie quotidienne.

On m'appelle, je dois y aller...

## épilogue...

Cette lettre inachevée du 9 avril 1917 qu'écrivait John Arsenault à sa mère est la dernière. Il est appelé pour participer aux travaux de consolidation des lignes prises durant la bataille de la crête Vimy, mais il n'en reviendra pas. Il est tué lors de ces opérations militaires.

Soldat de 2<sup>e</sup> classe dans le 85<sup>e</sup> bataillon canadien, dont le matricule était 222739, John Arsenault est né le 24 mai 1888 à Chéticamp, au Cap-Breton en Nouvelle-Écosse. Il avait 27 ans quand il s'est porté volontaire.

Aujourd'hui, il repose dans le cimetière numéro 2 près du Mémorial canadien de Vimy à des milliers de kilomètres de son pays natal, le Canada, et de la Nouvelle-Écosse. Sur sa tombe, il est indiqué que John Arsenault avait 40 ans lorsqu'il a été tué.

Trop vieux pour être enrôlé, John Arsenault aurait menti sur son âge lorsqu'il a rejoint l'armée canadienne pour se battre en France.